
EX LIBRIS

Anthologie des Poètes Aveugles Contemporains Français

ANTHOLOGIE DES POÈTES AVEUGLES CONTEMPORAINS FRANÇAIS

PRÉFACE DU

GÉNÉRAL BALFOURIER



PUBLICATIONS HOMÉRIA

Dépôt : 9, Rue Duroc et 339, Rue Saint-Martin, Paris

1923

PRÉFACE

Paris, le 19 mai 1923.

On me demande une préface pour ce recueil de poésies.

Qu'on le lise : voilà tout ce que je puis dire.

Comment oser présenter, avec des paroles qui sembleraient banales, ceux qui savent mettre dans leurs vers tant de pensées, tant de flamme et de lumière ?

Ainsi que le révèle si harmonieusement Mme Bertha Galeron de Calonne, les auteurs de ce précieux recueil prouvent à quel point le domaine de ceux qui sont privés de la vue extérieure, s'enrichit de visions spéciales, plus subtiles que les nôtres.

« Le ciel a fait la part de chacun ». Ils ont « l'âme des choses » que bien souvent les voyants affairés, distraits par les apparences extérieures, n'ont pas la possibilité de saisir et de pénétrer.

Ces vers, qui ont dû être écrits dans le recueillement par des esprits heureux de s'exprimer et de se répandre, seront bienfaisants à ceux qui les liront.

Que l'apparition de cet ouvrage soit doublement fêtée et que sa destinée soit prospère !

C'est le vœu que j'ajoute à mes sincères félicitations aux Auteurs et à l'Éditeur.

Général M. BALFOURIER.

REMERCIEMENTS

Remerciements à Monsieur le Général Balfourier qui a bien voulu nous donner la première page de ce livre, page qui le consacre et dont le texte serré, mais si expressif, condense toute la substance d'une préface longue et fatigante.

Remerciements aux collaborateurs dévoués de notre jeune société "Homéria" *qui m'ont aidé dans mes recherches et ont assuré la mise au point du manuscrit.*

Remerciements aux poètes aveugles, mes Amis, qui forçant leur modestie ont bien voulu me laisser publier leurs œuvres; ainsi j'ai pu réaliser ce livre de propagande depuis longtemps projeté; je leur dois de dire ici l'objectif que nous avons voulu atteindre. L'anthologie des poètes aveugles contemporains tend moins à être une production littéraire qu'à manifester, par un fait tangible, la vitalité intellectuelle des aveugles. Si la cécité atteint profondément l'être humain dans son corps, elle laisse ses forces morales intactes, souvent même elle les grandit par la douleur.

Les auteurs cités dans ce recueil sont des professeurs, des accordeurs qui, travaillant inlassablement pour gagner leur vie, ont encore trouvé le temps de chanter, tant est puissante leur vitalité d'âme.

Remerciements à Eux qui m'ont permis de lever ce coin de voile sur l'activité édifiante de la pensée des aveugles.

Remerciements aux souscripteurs de la première heure qui ont assuré le départ de notre tentative de vulgarisation.

Et enfin, remerciements anticipés à tous ceux qui se

procureront ce livre et l'ayant lu le feront lire. Si, en général, on connaît le côté extérieur et douloureux de la cécité, le plus souvent, on ignore l'âme qu'elle meurtrit, mais qu'elle ne diminue pas, et ce livre est un peu de notre âme.

Albert FAVIER.

Une fois les frais d'impression couverts, le produit de la vente de l'Anthologie sera affecté à la publication des œuvres musicales ou professionnelles des aveugles, objet des publications "Homéria", 339, *rue Saint-Martin, Paris* (3e).

BERTHA GALERON DE CALONNE

Sa Majesté la Reine de Roumanie, Carmen Sylva, a écrit à propos de Bertha Galeron de Calonne : « Elle est digne d'une sympathie profonde. Non seulement elle inspirera une infinie pitié à ses lecteurs, mais encore elle sera la cause d'une grande joie pour tous ceux qui croient à la puissance et au triomphe de l'âme sur la matière. La jeune femme poète est complètement aveugle et presque complètement sourde. Malgré son infirmité, elle a su se faire aimer d'un tel amour, qu'un jeune architecte l'a épousée, l'arrachant ainsi au désespoir où la plongeait la nuit environnante et lui donnant un bonheur que jamais elle n'avait osé rêver. La maternité a été pour elle une joie délirante. Elle ne voulait pas que personne approchât son enfant et lui prodiguait ses soins elle-même.

On éprouve un désir passionné de connaître dans ses moindres détails la vie d'un être si frappé, si diminué dans son corps, dont l'âme a su conserver une telle sérénité, une telle plénitude.

L'œuvre littéraire de Bertha Galeron de Calonne nous fait vivre sa vie ; elle comprend un recueil de poésies : Dans ma Nuit, *un drame en un acte et en vers :* Ambroise Paré, *des pièces détachées et des articles parus dans diverses revues.*

TES YEUX

A ma fille.

Tes yeux, tes grands yeux aux longs cils qui tremblent,
Ils éclaireront pour moi le chemin ;
Ils auront le charme ailé, plus qu'humain,
Des bleus regards d'ange auxquels ils ressemblent.
Tes yeux, tes grands yeux aux longs cils qui tremblent,
Ils éclaireront pour moi le chemin.

Tes yeux, tes grands yeux, Dieu me les envoie
Pour me consoler de ceux qu'il m'a pris,
Si beaux ! que mon rêve en reste surpris,
Et que mon orgueil a peur de sa joie.
Tes yeux, tes grands yeux, Dieu me les envoie
Pour me consoler de ceux qu'il m'a pris.

Tes yeux, tes grands yeux, couleur de pervenche,
Qui même en ma nuit mettent leur clarté,
De mon cœur de mère ils sont la fierté,
De mes yeux d'aveugle ils sont la revanche.
Tes yeux, tes grands yeux, couleur de pervenche,
Qui même en ma nuit mettent leur clarté.

QU'IMPORTE !

A mon mari.

Je ne te vois plus, soleil qui flamboies ;
Pourtant des jours gris je sens la pâleur,
J'en ai la tristesse, il me faut tes joies.
Je ne te vois plus, soleil qui flamboies,
Mais j'ai ta chaleur.

Je ne la vois plus la splendeur des roses,
Mais le Ciel a fait la part de chacun.
Qu'importe l'éclat ? J'ai l'âme des choses.
Je ne la vois plus la splendeur des roses,
Mais j'ai leur parfum.

Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Lorsque je le sens sur moi se poser...
Qu'importe ! Un regret serait un blasphème.
Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Mais j'ai ton baiser.

Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre !
J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour

Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre.
Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre,
Puisque j'ai l'amour.

MA MAIN

(*Vers d'Eugenio Malossi traduits de l'italien, adressés à sa sœur d'infirmités, mis par elle en vers français*).

La forte volonté ne connaît pas d'entrave
Et peut faire un heureux affranchi d'un esclave.
Que d'obstacles vaincus pour frayer mon chemin,
A l'aide du seul sens qui me reste, ma main !
Je vois ce que je touche et j'entends ce qui vibre,
Et le travail fait de mon être un homme libre !
A quel point tu dis vrai ! Qui peut le savoir mieux
Que mon oreille sourde et mes aveugles yeux.
Avec toi, comme toi, j'affirme et je proclame,
Que mes yeux seulement sont fermés, non mon âme !
Puisqu'elle voit, ces yeux ne sont pas dans la nuit...
De même mon oreille, où n'entre plus un bruit,
Puisque mon âme entend, n'est pas dans le silence...
Et cette âme rayonne, et cette âme s'élance
Au-delà de mon corps, deux fois emprisonné,
Et fait que je bénis le Seigneur d'être né.

GUY ENVIN

Guy Envin perdit les yeux dans la grande et terrible guerre. Non encore remis des fatigues et des émotions de sa cruelle blessure, il reprend les études universitaires abandonnées pour partir aux armées et passe bientôt brillamment de difficiles concours. Guy Envin a écrit un recueil de vers : Du Fond de l'Ombre.

SOUHAIT

Le manteau de la terre est l'étoffe magique
Où sa beauté s'enroule en replis somptueux.
Robe rose d'aurore ou de couchant, tunique
De clair de lune pâle ou de soir ténébreux.
Les champs bruns, les moissons blondes, les landes grises,
Les prés d'un vert si doux, la rousseur des coteaux...
O changeantes clartés, nuances indécises,
Améthystes des ciels, émeraudes des eaux,
Joyaux éblouissants du soleil et du givre,
Forêts qui moutonnez au bleu des horizons,
Blancs villages d'argent, lents nuages de cuivre,
Mouvante écharpe d'or du temps et des saisons...
Vous avez tant aimé, mes yeux, toutes ces choses.
Sur leur lumière, un jour, vous vous êtes fermés.
Mais, au pays obscur, sous vos paupières closes,
Peut-être, mes chers yeux, vous les emporterez.

LES GARDIENNES

La douleur éternelle a des filles nombreuses
Qui, par les grèves, les cités et les chemins,
Les yeux baissés et les lèvres silencieuses,

Marchent sans se lasser, un glaive dans les mains.
Chacune est la compagne invisible d'un homme,
Et le suit, pas à pas, et le jour et le soir,
Elle se penche et veille à côté de son somme,
Pour écarter de lui-même, en rêve, l'espoir.
Si, pour un seul instant, il s'apaise et l'oublie,
Il suffit qu'elle pose un doigt froid sur son cœur,
Pour que ce cœur tremblant se soumette et se plie,
Et l'homme, avec effroi, reconnaît sa douleur.
Et ne dis pas que tu ne vis jamais la tienne :
N'espère point passer loin d'elle qui t'attend ;
Rien ne peut empêcher que, pâle, elle se tienne
Debout, dans le sentier que tu suis en chantant.
Si tu travailles, si tu penses, si tu aimes,
Si tu aimes surtout — tu dois la rencontrer,
Voir saigner ton cœur dans l'étau de ses mains blêmes,
Et dans la nuit, tes yeux vont apprendre à pleurer...
Moi, j'ai senti sans cesse, à mon flanc, la grande ombre
De celle qui, veillant toujours sur mon destin,
Sur mes pas chancelants étend son aile sombre,
Et donne un goût de cendre aux mets de mon festin.
Elle est venue à moi dans le tumulte immense
Et le fracas épars d'un combat sans merci ;
Elle a frappé mon front du signe de sa lance,
Et pour toujours clos mes deux yeux sur mon souci.
Mais, sans fléchir, je puis porter l'âpre torture ;
Du sol qu'a déchiré l'acier du soc vainqueur
Jaillira plus pressé, lors des moissons futures,
Si la gloire fleurit dans le sang de mon cœur.
Ah ! que sa pourpre alors coule de ma poitrine,
Sous le couteau du bel archange sans pitié ;
Qu'il ruisselle au soleil, rouge rançon divine,
Et que mon laurier croisse à son flot pur trempé !

FÉLIX PIMOULE

Félix Pimoule, professeur de français à l'Institution Nationale des Jeunes Aveugles, écrit pendant ses vacances, des petites pièces de vers dont il espère un jour faire un recueil : Rimes perdues.

A DIT LA MER

(Marine)

I

A dit la mer au petit mousse :
« Redresse ta morne frimousse.
Là-bas, là-bas aux lointains bleus,
Où rit le rêve de tes yeux,
Sur mon îlot qui berce et qui chante,
Et dont le vaste azur te tente,
Si tu veux, je t'emmènerai ? »
Et le mousse s'en est allé.

II

A dit la mer au gars robuste :
« Laisse ta lande au sol injuste !
Là-bas, là-bas aux îles d'or
Où gît un éternel trésor,
Sur mon flot que rien ne maîtrise,
Et dont le souffle amer te grise,
Si tu veux, je t'emmènerai ? »
Et le blond gars s'en est allé.

III

A dit la mer au marin sombre :
« De tes ans j'ai compté le nombre.
Là-bas, là-bas au grand lointain,
Où de mourir, c'est ton destin,
Sur mon flot qui, toute la vie,
Promena ton âme ravie,
Si tu veux, je t'emmènerai ? »
Et le vieux loup s'en est allé.

IV

C'est pourquoi, dans chaque demeure,
On voit une femme qui pleure
Au pays d'Avor, où le deuil
Navre à toute heure un riant seuil...
« Sur ton flot qui ment lorsqu'il chante,
Pourquoi les prends-tu tous ? Méchante ! »
Crie ou sanglote un cœur amer.
« C'est qu'ils m'aiment ! » a dit la mer.

RESTE, RESTE LONGTEMPS PETITE

A ma fille Madeleine.

Avant que de la rude vie,
Ton âme, aujourd'hui si ravie,
Ait aperçu le noir chemin,
Prends-en les fleurs à pleines mains.
Et tant qu'elles sont sans épines
A tes doigts mignons et joyeux,
Grise ton cœur, charme tes yeux
De muguet, de lis, d'aubépines,
Tant que les fleurs sont sans épines
Pour tes doigts mignons et joyeux.

Avant que de la plainte humaine,
Ton âme innocente et sereine,
Ait ouï le premier écho,

Chante à plein gosier, fol oiseau !
Et tant que les claires aurores
N'ont pour toi que de gaies chansons,
Aux tendres appels des buissons
Mêle tes beaux rires sonores,
Tant que les splendides aurores
N'ont pour toi que de gaies chansons.

Avant que de la solitude,
Ton âme, astre en sa plénitude,
Ait senti le froid et la nuit,
Sois le feu qui réchauffe et luit !
Et tant qu'à ton cœur les tendresses
Ne sont deuils, remords, ni tourments,
Goûtes-en les enchantements,
Donnes-en toutes les ivresses,
Tant qu'à ton âme les tendresses
Ne sont deuils, remords, ni tourments.

Mais hélas ! chère créature,
Tendresses, chants, fleurs, rien ne dure
En ce séjour où le désir
Ne laisse à l'âme nul loisir !
Si grisante que soit la rose,
Si tendre que soit le baiser,
Si charmeur le refrain léger,
Il nous faut bien vite autre chose,
Si grisante que soit la rose,
Si tendre que soit le baiser.

Ainsi tout meurt... et, goutte à goutte,
Nous trempons notre brève route,
— Pour toi, long chemin ravissant, —
De nos pleurs et de notre sang !
Oh ! de crainte qu'aussi trop vite
Tout bonheur ne te dise adieu,
Bel ange encor si près de Dieu,
Reste, reste longtemps petite,
De peur, cher ange, que trop vite
Tout bonheur ne te dise adieu.

RENÉ DE BUXEUIL

René de Buxeuil, malgré sa cécité, s'est placé au premier rang des chansonniers français. Seul, ou en collaboration avec Alberty, Maurice Boukay, Virgile Thomas, etc., il a composé de très nombreuses chansons dont plusieurs ont connu la « grande vogue ». Inscrites aux programmes de tous les grands concerts parisiens, reproduites par tous les phonographes, elles ont été colportées à travers toute la France et aussi à l'étranger. René de Buxeuil lui-même s'est fait applaudir dans ses œuvres aux Noctambules, au Casino de Paris, à l'Eldorado, à l'Olympia, etc...

L'HORLOGE DU CHANSONNIER

1er couplet

Devant le grenier qui me loge,
Est une grande et vieille horloge :
Ses quatre cloches sont d'airain ;
Elles ont le temps pour parrain.
Je vois du fond de ma mansarde,
Son grand œil noir qui me regarde,
Et je sens son tic-tac pesant
Heurter mon crâne vieillissant.

Refrain

Pardonnez, mais sur ma parole,
Ma voisine, vous êtes folle,
Vos heures s'en vont sans retour,
Brèves ou longues, tour à tour...

2e couplet.

Lorsque les frimas de décembre
Me font grelotter dans ma chambre,
Ma voisine a des airs contrits ;
Elle a des accents attendris.
Et c'est un long glas qu'elle tinte,
D'une voix lente et presque éteinte :
— Ma chère, il est d'autres saisons
Pour vos funèbres oraisons !

(*Au refrain*).

3e couplet.

Elle est vraiment insupportable :
Parfois, je reçois à ma table
Et retiens après le dessert
Quelqu'un qui me chante au Concert ;
Je ne sais quelle frénésie
La prend, hasard ou jalousie,
Mais elle carillonne tant
Que l'amour passe en un instant.

(*Au refrain*).

4e couplet.

Pourtant je l'aime, elle est ma muse,
Et si quelquefois je l'accuse,
C'est en bénissant ses vertus.
Maintes fois, mes doigts abattus,
A sa voix, ont repris la lyre ;
Son joli tintement m'inspire.
Et, bercé par ses tendres sons,
Je fis mes plus belles chansons.

Refrain final.

Non vraiment, vous n'êtes point folle,
Ma voisine, sur ma parole.

Vous consolez dans son grenier
Le cœur du pauvre chansonnier !

CHANSON POUR MON CHIEN

1er couplet.

Je me souviens, ce matin-là,
Sur un banc d'une promenade,
Je m'étais assis le corps las
Et l'âme un tant soit peu malade !
Je souffrais plus qu'un autre jour
De tout ce dont j'ai l'habitude :
De mes yeux fermés pour toujours
Et surtout de ma solitude !
Lorsque je sentis tout à coup
Sur mes doigts comme un souffle doux !

Refrain.

C'était l'humble et chaude caresse
D'un vieux griffon — chien vagabond,
Qui, dans son obscure tendresse,
M'avait choisi pour son ami !
Je l'adoptai : ce fut mon guide,
Mon compagnon et mon gardien,
Contre les obstacles perfides ;
Mon chien, mon brave chien, mon bon chien.

2e couplet.

Ce fut alors que je connus
Celle qui me prit corps et âme,
Celle dont les mots ingénus
Me révélaient toute la femme !
Jours de passion, jours de bonheur,
Où je souffrais avec délices,
Où j'aurais vendu mon honneur
Pour satisfaire ses caprices !

M'a-t-elle aimé ? Je n'en sais rien,
Mais elle détestait mon chien.

Refrain.

Elle disait, faisant la moue :
« Vrai, ton cabot n'est pas bien beau !
Il est toujours couvert de boue,
Il sent mauvais, Dieu qu'il est laid ! »
J'essayais d'implorer sa grâce,
Mais, un soir, elle me dit : Tiens !
Je m'en vais, moi, si tu ne le chasses,
Ton chien, ton vilain chien, ton sale chien!

3e couplet.

Et lâchement, je le chassai !
Et comme, malgré ma défense,
Il revenait, je le frappai !
J'en ai honte lorsque j'y pense !
Or, celle à qui j'avais ainsi
Sacrifié mon ami fidèle,
Me quitta bientôt, sans souci
De l'amour que j'avais pour elle !
Mais lui, — comment l'avait-il su ? —
Le soir même il est revenu !

Refrain.

Oubliant mon ingratitude,
Me consolant, me cajolant,
Il a repris ses habitudes,
La vie à deux, des jours heureux !
Sans lui je serais solitaire,
Voilà pourquoi je l'aime bien,
Plus que n'importe qui sur terre !
Mon chien, mon brave chien, mon bon chien.

FERME TES JOLIS YEUX

(*Berceuse*)

1er couplet.

Dans son petit lit blanc et rose
Suzette jase en souriant ;
Elle babille mille choses
A sa chère et douce maman.
Mais chut, il faut dormir bien vite,
Nous avons assez bavardé ;
Faites dodo, chère petite,
Car petit père va gronder.
Et tout en berçant la gamine,
La mère lui chante, câline :

Refrain.

Ferme tes jolis yeux,
Car les heures sont brèves
Au pays merveilleux,
Au beau pays du rêve ;
Ferme tes jolis yeux,
Car tout n'est que mensonge,
Le bonheur est un songe,
Ferme tes jolis yeux !

2e couplet.

Dans sa chambre de jeune fille
Suzette devant son miroir,
A l'heure où l'étoile scintille,
Vient se contempler chaque soir.
Elle admire sa gorge ronde,
Son corps souple comme un roseau,
Et, dans sa tête vagabonde,
Naissent mille désirs nouveaux.
Laisse là tes folles idées,
Gentille petite poupée.

(*Au refrain*).

3e couplet.

Enfin, c'est le bonheur suprême,
L'instant cher et tant désiré ;
Avec le fiancé qu'elle aime,
Suzon vient de se marier ;
Et le soir dans la chambre close,
Quand sonne l'heure du berger,
Elle laisse, pudique et rose,
S'effeuiller la fleur d'oranger ;
Puis elle écoute avec tendresse
Son époux chanter, plein d'ivresse :

Refrain.

Ferme tes jolis yeux,
Car les heures sont brèves
Au pays merveilleux,
Au beau pays du rêve ;
Ferme tes jolis yeux,
Car tout n'est que mensonge,
Le bonheur est un songe,
Ferme tes jolis yeux.

LA CHANSON DES YEUX CLOS

ou « J'ai perdu la lumière ».

Refrain

J'ai perdu la lumière,
Mais je garde en mon cœur
La vision première
Des femmes et des fleurs.
Et mon regard s'élève
Dans son obscurité,
Vers le plus noble rêve
De gloire et de beauté.

1er couplet.

Quand je revins du combat, les yeux clos,
On me plaignait ; j'ai dit sans artifice,
« Plaignez les morts qui dorment dans l'enclos,
Sans avoir su les nobles sacrifices.
J'ai vu s'enfuir les canons ennemis,
J'ai vu la gloire au front de nos armées.
Pourquoi me plaindre, alors qu'il m'est permis
De tout revoir les paupières fermées. »

(Au refrain).

2e couplet.

Voici la place où je venais m'asseoir
Près de Ninon, par l'amour embellie ;
Quand de la vie elle atteindra le soir,
Je la verrai toujours jeune et jolie ;
J'aurai les yeux de mes enfants pour voir
Le renouveau des êtres et des choses,
Je vieillirai sans m'en apercevoir
Et je mourrai sans voir mourir les roses.

(Refrain).

CAMILLE DELANERIE

Camille Delanerie, accordeur et facteur de pianos, dirige à Paris un atelier et un magasin très prospères. Comme tous les aveugles civils, il fut très ému de voir la guerre augmenter si terriblement nos rangs et, sous cette influence, il écrivit la page que nous donnons, si pleine d'émotion et aussi de réconfort.

MÉTAMORPHOSE

Au village natal, le voici de retour ;
Il était en Argonne ; une balle ennemie,
Lui traversant le front, fit la nuit en plein jour
Dans ses yeux grands ouverts, et lui laissa la vie...
Il est aveugle, hélas ! il suit, le front baissé,
La sente conduisant à la ville voisine.
Tout est pour lui danger ; l'ornière, le fossé,
La branche du taillis, les cailloux, la racine
Rendent ses pas craintifs ; il s'aide d'un bâton
Et marche lentement, contraint à la prudence.
Un oiseau, près de lui, chante dans le buisson,
Il passe inattentif aux airs qu'il recommence.
Là, l'aubépine en fleurs parfume le sentier ;
Il la frôle du bras sans détourner la tête ;
Les boutons d'or sont nés, le soleil printanier
Resplendit dans l'azur, la nature est en fête ;
Il paraît l'ignorer, ni pouvoir ressentir
Le charme d'un beau ciel, la grâce de la flore.
Mais soudain : Qu'est-ce donc qui le fait tressaillir ?
Un doux sourire vient sur ses lèvres éclore ;
La surprise à son front met un peu de rougeur,
Ses yeux semblent revoir, son visage s'anime

Et montre qu'à présent la joie est en son cœur.
Le voilà transformé. Quelle est la cause intime
D'une métamorphose aussi subite ?... Eh bien !
C'est une jeune femme aimante et dévouée,
Venue à sa rencontre, un bon ange gardien
Qui prend sa main et dit : « C'est moi, ta bien-aimée ! »
Alors tout lui devient aimable en un moment,
Et la chère âme sœur devenant sa compagne,
Ils reprennent la route en devisant gaiement.
Par ce joli matin, à travers la campagne,
Qu'ils sont beaux tous les deux ! suivant, le front dressé,
La sente conduisant à la ville voisine.
Rien n'est pour lui danger : l'ornière, le fossé,
La branche du taillis, les cailloux, la racine
Ne lui sont plus à craindre ; il jette son bâton
Et marche allègrement, libéré de prudence.
Un oiseau, près de lui, chante dans le buisson :
Il s'arrête, attentif aux airs qu'il recommence;
Là, l'aubépine en fleurs parfume le sentier ;
Longuement, il l'aspire en approchant la tête ;
Les boutons d'or sont nés, le soleil printanier
Resplendit dans l'Azur, la nature est en fête.
Il ne l'ignore pas, non, il peut ressentir
Le charme d'un beau ciel, la grâce de la flore.
Oui ! maintenant il peut de tout cela jouïr !
Car il voit par les yeux de celle qu'il adore
Et dont il est aimé d'un sentiment pieux.
Et, la main dans la main, l'âme sereine et fière,
Le cœur plein d'idéal, le front radieux,
Ils vont d'un pas léger, tout baignés de lumière.

SUZANNE LAROUDÉ

Suzanne Laroudé, morte à vingt ans, emporta avec les regrets affectueux de ses compagnes, toutes les espérances qu'autorisaient sa fine sensibilité, son intelligence et les si jolis vers qu'elle nous a laissés.

A Alfred de Musset.

Chantre du désespoir, ami de la souffrance,
Sache qu'hier encore, je voulais en finir.
Nulle voix en mon cœur ne chantait l'espérance,
J'étais lasse à vingt ans, et je voulais mourir.

Aujourd'hui je t'ai lu, ô mon ami, mon frère !
Ma douleur n'est plus seule et tu lui prends les mains.
Musset, j'aime ton ombre et baise ta poussière,
Chantre à la voix humaine, homme aux sanglots divins !

CHANSON TRISTE

Doux violon
A la chanson
De rêve ;
A la caresse
Enchanteresse
Trop brève,

De toi je meurs :
Où sont tes pleurs,
Ton rire ?

Ta voix plaintive,
En moi captive,
Soupire !

Sanglot divin,
Regret lointain
D'amour,
Chant idéal
Berce mon mal
Toujours.

JEANNE SCHNEIDER

Jeanne Schneider, directrice de l'Ecole des Aveugles à Yzeures, près Moulins, a écrit de jolis vers à mettre en musique, notamment la pièce que nous donnons ci-dessous, adaptation spéciale pour une messe de mariage sur le Sancta Maria de Faure. Cette adaptation a été faite sur la demande instante de ses anciens élèves devenus organistes ou maîtres de chapelle.

CHANT POUR MESSE DE MARIAGE

Jette un regard, ô tendre mère,
Sur tes deux enfants à genoux !
Ils murmurent ton nom si doux !
Ecoute leur humble prière !
Ils viennent d'échanger leur cœur,
D'extase leur âme est ravie,
Et, sur le chemin de la vie,
Ils ne voient encore que des fleurs.
Mais pour que jamais une larme
Ne puisse rompre le doux charme
De leur hymen, dirige-les, Vierge Marie,
Guide-les vers le vrai bonheur ;
Que ta main bienfaisante, ô mère chérie,
Les consacre au Seigneur.

Verse leur tes dons sans mesure,
Préserve-les des mauvais jours ;
Pour qu'ils restent jeunes toujours,
Garde leur âme droite et pure ;
Sois la Reine de leur foyer,

Daigne leur apprendre à connaître
Jésus, notre Dieu, notre Maître,
A le prier, à l'adorer !
Détache-les de ce qui passe,
Que leurs yeux, franchissant l'espace,
Fixent le ciel ! Dirige-les, Vierge Marie,
Guide-les vers le vrai bonheur ;
Que ta main bienfaisante, ô Mère chérie,
Les consacre au Seigneur.

FIRMIN LE GUEVEL

Firmin Le Guevel, typographe à l'Institution Nationale des Jeunes Aveugles, a écrit un dictionnaire des musiciens français et étrangers, depuis l'origine jusqu'à nos jours, et une trentaine de petites pièces de vers ravissantes.

LA NUIT

J'aime écouter tomber le soir à ma fenêtre,
J'aime sentir l'heure apaisante reparaître
Après l'indifférence accablante du jour...
Comme une tendre Sœur, la nuit monte à la tour
Du château de la vie où notre âme est captive,
Et pour la consoler, caressante et furtive,
Elle lui met au front le baiser de repos.
Et sur la ville aux bruits calmés, aux logis clos,
Comme on borde un berceau, elle arrange ses voiles,
Et nous veille, attentive aux feux de ses étoiles.

NOCTURNE

C'est l'heure où sentent bon les fleurs,
Quand les nuits d'été sont tombées.
Des prés, des buissons, des allées
Monte un effluve de senteurs ;
On sent se calmer les douleurs
Qui sur les cœurs s'étaient ruées.
C'est l'heure où sentent bon les fleurs,
Quand les nuits d'été sont tombées.

On ne jouit que des odeurs,
Mais dans cet air doux, exhalées,

Elles donnent à ces soirées
Plus de charme que les couleurs.
C'est l'heure où sentent bon les fleurs.

STANCES

Je voudrais bien pouvoir pleurer,
Comme un enfant, comme une femme,
Longtemps, longtemps... pour apaiser,
Pour soulager un peu mon âme.

Il me semble que se serait
Si bon, si doux, si frais, des larmes !
Il me semble qu'il n'y aurait
Plus en moi de chocs ni d'alarmes ;

Que je serais plus jeune, enfin,
Plus fort pour aller dans la vie.
Comme les arbres, j'ai besoin
D'une rafraîchissante pluie.

Mais les larmes ne viendront pas.
Mon œil les ignore ou les cache ;
Et puis, je suis un homme, hélas !
Et l'on dit que pleurer est lâche.

Pourtant, je voudrais bien pleurer,
Comme un enfant, comme une femme,
Longtemps, longtemps... pour apaiser,
Pour soulager un peu mon âme.

AUX POÈTES

Je suis las des vers éclatants
Et des emportements sublimes,
Des mots choisis, des belles rimes
Et des tours de force savants ;

Je suis las de toujours entendre
Chanter la nature ou l'amour,
Car mes yeux ne voient point le jour,
Car nulle âme pour moi n'est tendre.

Poètes, admirez tout bas
Ces choses que vous trouvez belles ;
Rien, hélas ! ne me charme en elles !
De grâce, ne m'en parlez pas !

Mais si votre esprit doute et tremble,
Si votre cœur est déchiré,
Criez-le : je vous comprendrai,
Car, en cela, je vous ressemble.

Donnez-moi des vers anxieux
Où je puisse me reconnaître,
Et qui doucement fassent naître
Une larme au bord de mes yeux.

IN HORA MORTIS

Quels que soient les tourments de mon heure dernière,
L'angoisse de mon âme et les maux de mon corps,
Je veux dès maintenant vous regarder, ô Mort,
Ainsi qu'une servante ancienne de mon Père,

Et vous bénir toujours pour le bon ministère
Que vous a confié ce Père tendre et fort,
Et qui est d'amener vers Lui l'enfant qui sort
Du long exil et des travaux de cette terre.

Quand mon Père dans sa bonté m'appellera,
Qu'importe le valet qui me précédera,
Et son air de visage et son ton de parole ;

Ainsi, douce ou cruelle, à mon dernier instant,
Vous me direz, ô Mort, en me touchant l'épaule :
« A votre tour, venez, le Maître vous attend ».

GEORGES LEVENT

Georges Levent, professeur de musique à Amiens, a écrit : Un Poète mort au Champ d'honneur (*mention honorable des Violetti normands et picards,* 1917), Les Beffrois (*deuxième prix de poésie des Rosati de Paris,* 1921), La petite Ville (*premier prix de prose française en* 1922), Paupières closes (*recueil de poésies de l'Académie d'Amiens,* 1922), La Chanson Française (*deuxième prix des Rosati du Calaisis,* 1923).

ALEA JACTA EST

A Madame L. Barré.

Ainsi, votre ange aimé n'a plus d'yeux pour vous voir ;
Vos maternels regards ne sont plus son espoir,
La cécité règle sa vie.
Ses beaux yeux sont fermés aux terrestres clartés ;
Et vos soins surhumains n'auront pas écarté
L'implacable et sourde ennemie.

Votre fille est aveugle : hélas ! le mot affreux !
Pour toujours sans lumière ! Spectacle douloureux,
Sa vie aura besoin d'un guide.
Le monde extérieur est comme évanoui
Pour sa pensée où passe, en sillon ébloui,
Un éclair du couchant splendide.

Vous, Mère, du malheur âpre et triste victime,
Vous faiblissez parfois sur l'éternelle cime
Où Dieu place votre horizon ;
Votre enfant est infirme et votre espoir en deuil ;
L'hôte austère et muet monte en garde au seuil
De l'hospitalière maison.

Les parents, les amis d'autrefois, foule aimée,
Ignorant les secrets des paupières fermées,
Vous plaignent sans vous consoler ;
Car l'aveugle est un être encore mystérieux
Pour ceux qui n'ont jamais connu ces jours affreux
D'où le soleil s'en est allé.

Et qui pourrait d'ailleurs sonder ces noires vies,
Où les plus beaux matins semblent sans poésies ;
Qui pourrait croire à nos espoirs !
Songes ailés, doux nids de suaves tendresses,
L'aveugle a-t-il encore le souffle des caresses,
Ces riens au magique pouvoir ?

Tout est-il donc flétri dans la morte étincelle ? —
Dans ses baisers d'enfant, reconnaîtrez-vous celle
Qui fut si rieuse autrefois ? —
Elle vous aime encor, certes, elle vous vénère ;
Mais ne sentez-vous plus dans ses soupirs, ô Mère !
L'élan de son ardente foi ?

La foi est le regard aux horizons sans rides,
La foi dans l'harmonie où vos yeux sont avides !
Où votre âme plonge et se perd !
La foi dans tout ce qui, sur le monde mobile,
Garde, intact et toujours, un coin pur et tranquille,
Axe d'un petit univers.

Oh ! Madame, la foi dans l'amour, dans la joie,
Dans tous les biens que Dieu chaque aube nous envoie!
La foi dans les cieux constellés !
Votre enfant reverra cela, soyez-en sûre.
Si ses yeux sont fermés, son âme reste pure
Et tressaille aux souffles ailés.

Le monde des sonorités a des merveilles
Qu'ignoreront toujours les distraites oreilles
De ceux qui contemplent le jour ;

Le printemps a des rythmes doux, des chants suaves,
De discrets gazouillis, les brises aux voix graves,
C'est encore un hymne d'amour.

Assise près de vous, aux tièdes matinées,
Où s'égrènent discrètement dans les ramées
Les confidences des oiseaux,
Votre enfant revivra des minutes bénies,
Et pourra méditer l'immuable harmonie
Que chante la voix des ruisseaux.

Ses yeux se sont fermés aux choses de ce monde :
La lumière du cœur, plus chaude et plus féconde,
Illumine nos horizons.
La cécité n'est pas la nuit pour l'âme humaine :
Votre enfant renaîtra plus forte, plus sereine,
Prête aux saintes affections.

Ne lui dites jamais qu'il est mauvais de vivre ;
Pour consoler ses jours, elle aura nos bons livres,
De vrais amis et les meilleurs.
Elle apprendra comment Braille fut un génie ;
Lentement vous verrez fuir la mélancolie
Et rentrer l'espoir dans son cœur.

Espérez en Celui qui consola Tobie,
Croyez aux doux secrets des bontés infinies
En ce monde impur et borné.
La Vierge, qui chez vous languit, est un présage
De l'éternel bonheur, un délicieux gage :
L'aveugle est un prédestiné !

Prédestiné d'amour en ce siècle sceptique,
Son cœur s'épanouit au chant du saint cantique
D'Israël en fleuve étranger ;
Prédestiné d'espoir en ses jours de souffrances
Où son infirmité clame la délivrance
Au séjour qui ne peut changer.

Prédestiné de joie aussi pour cette terre,
Pour lui, la solitude agrandit le mystère
De l'incomparable beauté.
Prédestiné d'extase en ses nuits d'insomnie,
Où, pour le consoler, paraît l'aube bénie
De bienheureuse éternité.

La musique, l'art infini, veille en son âme :
Elle cultivera la consolante flamme
Qui naissait en elle jadis.
Vous entendrez souvent sa voix mélodieuse
Emplir votre maison de ses rumeurs joyeuses,
Echos lointains des paradis.

Le malheur transfigure, apaise et sanctifie,
La cécité reste le mal qui vivifie,
Et l'aveugle est plus près des cieux.
L'extériorité des spectacles futiles
Rend vains pour nos yeux clos ses attraits inutiles,
Ses charmes toujours dangereux.

L'Idéal en nos cœurs meurtris est demeuré.
Votre enfant connaîtra l'hôte cher et sacré
Qui rayonne aux âmes sans tache.
Le siècle où nous rampons, passera sans fléchir
Votre ange bien aimé que vous verrez fleurir
Dans votre doux nid qui le cache.

Courage ! la vertu vaut mieux que la lumière ;
Votre esprit de chrétienne et votre cœur de mère
Verront le malheur sans faiblir :
La cécité n'est rien lorsque la foi demeure :
Votre enfant reverra, jusqu'aux sublimes heures,
Le divin soleil l'éblouir.

NOS LIVRES BLANCS

Lire, ô douceur immense !
C'est par là que commence

Le rêve de l'enfant.
Images et gravures
Lui montrent la structure
Du monde qui l'attend.

Lire, c'est la genèse,
La magique synthèse
De l'immense savoir !
C'est comparer, c'est vivre !
Qui donc plus qu'un beau livre
Saura nous émouvoir ?

Or, lire était naguère
Aux aveugles, nos pères,
Le beau fruit défendu :
Mais un cœur de génie,
Dans une heure infinie,
Braille, nous l'a rendu.

C'était un humble, un juste,
Un de ces cœurs augustes
Qui vivent sans fracas,
Chercheurs infatigables,
Vrais anges d'ici-bas.

Dédaignant l'utopie
Qui leurre ou mystifie,
Il alla droit au but ;
Il traça le problème
De notre salut même :
Puis il le résolut.

Avec six points il fonde
L'espoir de tout un monde :
Car un grand jour a lui,
A l'heure où son système,
Glorieux diadème,
A brisé notre nuit.

O clairvoyants apôtres de nobles idées,
Vous qui vivez pour l'heure immense et fécondée
Du progrès magnifique où naissent vos travaux,
Inscrivez ce grand nom : Braille, dans vos annales.
Songez qu'il est resté la puissance aurorale
De nos cœurs et de nos cerveaux.
Aujourd'hui, comme vous, nous pouvons enfin lire !
Nous pouvons du savoir goûter le doux empire ,
Cultiver à loisir des auteurs bien-aimés,
Rendre à ce cher contact nos jours plus embaumés.
Les livres blancs, pages de points toutes remplies,
A des milliers d'humains ont redonné la vie.
Le poinçon est pour nous le régénérateur ;
Le livre est notre ami, notre consolateur.
Chaque jour, dans la douce tiédeur des familles,
Des doigts virils, des doigts exquis de jeunes filles
S'appliquent au travail facile et fécondant
De la copie, et, peu à peu, avec le temps,
Des ouvrages nouveaux viennent se joindre aux autres.
Oh ! Je voudrais pouvoir dire à tous ces apôtres,
A ceux qui vont porter tant de joie en nos cœurs,
Combien leur œuvre est belle et grand notre bonheur.
Sans livres, ô clairvoyants, l'aveugle est un banni ;
Seule, l'étude en nous ouvre le jour béni
Qui lentement s'infiltre entouré de délices :
La foi dans l'aptitude en nous perce et se glisse
Au contact du bouquin bien lourd, mais familier.
Grâce à lui, vous verrez les jeunes écoliers,
Epelant comme vous, jadis, leurs syllabaires ;
Ils connaîtront la claire et logique grammaire
De la langue qu'un jour leur âme exaltera;
L'histoire du passé pour eux réchauffera
L'ardeur de ressembler un jour à nos grands hommes.
Le livre seul enfin, nous fait ce que nous sommes.
Grâce à lui, nos yeux clos se font presque oublier.
La musique, gardant, dans ces rugueux papiers,
Dans ces chers manuscrits que l'artiste compose,
La pensée, unissant d'incomparables choses,
Nous permet de tracer nos strophes musicales.

Nos casiers sont pourvus des œuvres magistrales,
Que nous étudierons demain, jamais lassés.
Œuvres d'hier, flambeaux d'un glorieux passé,
Chants d'aujourd'hui, vibrants des cordes actuelles
Que l'harmonie égrène en ondes solennelles.
Je voudrais tant pouvoir vous dire à tous, merci,
Vous qui par vos labeurs apaisez nos soucis,
Grandes dames, donnant vos loisirs à la tâche
De nous révéler ce que la cécité cache !
Braves gens, dédaignant le puéril repos,
Qui calmez tant de peine, apaisez tant de maux,
Vous tous enfin, chers anonymes, foule émue,
Que Dieu garde à jamais vos âmes inconnues !
Grâce à vous, nous lisons maintenant, chaque jour,
Et pour nous la clarté rayonne pour toujours
Sur ces chers livres blancs, pages immaculées,
Changeant en doux instants tant d'heures désolées !

MARIE RÉGNIER

Comme nous l'avons déjà dit, notre anthologie prétend moins à être une production littéraire qu'une manifestation de la vitalité intellectuelle des aveugles. Tout notre effort a tendu à ne pas laisser passer une occasion de présenter aux lecteurs ceux d'entre nous qui nous font honneur et qui, comme ils le disent, se sont laissés aller « à commettre des vers ». C'est pourquoi nous avons beaucoup insisté auprès de Mlle Marie Régnier pour obtenir l'autorisation de la citer ici.

Mlle Marie Régnier, professeur à l'Institution Nationale, n'a écrit que pour être utile aux aveugles; ses comédies sont destinées à la récréation de ses élèves. De l'une d'elles, la Sorcière, *nous avons extrait les couplets ci-dessous. Pour guider et réconforter l'âme des jeunes filles aveugles, elle a écrit un joli roman :* Le petit oiseau des bonnes Sœurs. *Pour plusieurs de ses élèves musiciennes, elle a écrit des vers à mettre en musique, entre autres :* Ma Grand'Mère, *donnée plus loin. Présidente fondatrice de l'Aide Mutuelle Féminine des Aveugles de France, A. M. F., Marie Régnier a également fondé et dirigé «La Causette», organe de A. M. F. Enfin, Marie Régnier, collaboratrice du* "Louis Braille", *du* "Valentin Haüy", *dès leur apparition, a en outre écrit de nombreux articles et études publiés dans des journaux clairvoyants.*

CHANSON DE LA SORCIÈRE

Je suis une pauvre fille
Qu'on a maudite au berceau.
Je n'ai pour toute famille
Que les pauvres du hameau.

J'ai consumé ma jeunesse
A pleurer sur mon malheur,
Sans jamais une caresse,
Toujours seule en ma douleur.

Refrain.

Mon Dieu ! Pitié pour ma misère,
Je souffre et je n'ai pas d'amis.
Puisqu'en votre bonté j'espère,
Ah ! soulagez mon cœur soumis.

Je couche sous la ramure
Avec les oiseaux du Ciel ;
Je bois au flot qui murmure ;
L'abeille me donne son miel.
Mais que longue est ma journée,
Et combien triste est mon sort !
Pour la pauvre abandonnée
Mieux vaudrait cent fois la mort.

Refrain.

Mon Dieu ! Pitié pour ma misère,
Je souffre et je n'ai pas d'amis.
Puisqu'en votre bonté j'espère,
Ah ! soulagez mon cœur soumis.

(*Extrait de* La Sorcière, *comédie en* 1 *acte pour jeunes filles*).

MA GRAND'MÈRE

1er *couplet.*

Le matin, par les sentiers,
Elle va, vive et légère,
Avec des sabots aux pieds,
Ma grand'mère.

J'aime son air grave et bon.
En soulageant la misère,
Jamais elle n'a dit non !
Ma grand'mère.

2e couplet.

Ses courroux ne sont pas grands,
La voix n'est jamais amère ;
Elle a les yeux doux et francs,
Ma grand'mère.
Elle me parle de Dieu,
De la Vierge et des mystères,
Tous les jours au coin du feu,
Ma grand'mère.

3e couplet.

Nous aimons bien toutes deux
A causer du vieux grand-père ;
Mais elle a des pleurs aux yeux,
Ma grand'mère.
« Bientôt, dit-elle souvent,
Je le reverrai, j'espère ! »
Et votre petite enfant ?
Ma grand'mère.

EDGARD GUILBEAU

Edgard Guilbeau, ancien professeur d'histoire et de géographie à l'Institution Nationale des Jeunes Aveugles de Paris, organisateur du musée Valentin Haüy, est l'auteur d'un recueil de poésies : Chants et Légendes de l'Aveugle, *d'une histoire de l'Institution Nationale des jeunes Aveugles, d'atlas, d'index géographiques, de résumés d'histoire, de nombreux articles et études parus dans des revues en noir et en Braille.*

LA POÉSIE

Maintes fois on a dit : morte est la poésie !
L'activité moderne étreint le sentiment.
Le vers ! Qu'est-ce que c'est ? Un futile ornement,
Une entrave... Pourquoi cette forme choisie ? —

On l'a dit ; mais peut-on tuer la fantaisie,
Etouffer la jeunesse et son bouillonnement ? —
Le rêve est un besoin pour l'âme ; il est charmant
D'harmoniser l'idée, au passage saisie.

Le rythme grave mieux le mot qu'on a tracé.
La poésie est l'art d'embellir le passé,
De concentrer l'amour, la joie et la souffrance.

Moi, j'y cherche un oubli contre la cécité,
J'y surprends l'Idéal, j'y trouve la beauté,
J'y vois mon souvenir, j'y puise l'espérance.

AVEU

Plus je descends dans ma pensée,
Plus je conçois ce que je suis,
Plus je sens mon âme froissée
Du peu qu'avec efforts je puis.

Plus je sais ce que vaut la vue
Par l'absence de mes regards,
Et plus ma raison s'est émue
En comprenant tes doux égards !

A la cécité qui m'accable,
Tu ne fais point allusion ;
Et ta tendresse est ineffable,
Discrète est ton affection.

Tu m'entoures de prévenances ;
De tes propres adversités
Tu négliges les souvenances
Pour me couvrir de tes bontés.

Et ton humeur toujours rieuse
Sait me ravir et m'enchanter,
Et ton âme si curieuse
Ne vient jamais me tourmenter.

Tu me combles de tes tendresses.
A mes travaux, pour la plupart
Ardus pour toi, tu t'intéresses ;
De mes espoirs tu prends ta part.

Ton amour se lie à ma chaîne ;
Tes pas accompagnent mes pas.
Pressentant ma douleur prochaine,
Tu souffres, mais ne le dis pas !

Pour me plaire, à ta voix charmante
Voulant donner plus de douceur,

Tu joins aux frissons de l'amante
Les sérénités de la sœur !

Je sais mieux, bien que de tes charmes
Je ne jouisse qu'à moitié,
Connaissant la valeur des larmes,
Tout le prix de ton amitié.

L'HIRONDELLE

Il te manque la voix des chanteurs de buissons,
Du pinson babillard la suave harmonie,
Du rossignol charmeur les brillantes chansons,
Et pourtant, hirondelle, avec eux sois bénie.

Cher oiselet, ta vie est présage ou modèle :
Vers nos heureux climats, par ton instinct poussé,
Tu reviens au printemps, à tes amours fidèle,
Au nid que tu bâtis et quittas l'an passé.

Avec ses ouragans l'hiver a disparu,
Le soleil a fondu sur nos étangs la glace ;
Escorté de ses fleurs, Avril est accouru,
Quand tu viens, parmi nous, gaîment prendre ta place.

Tu veux du doux printemps saluer le réveil;
Le souffle que tu suis, féconde et fait renaître.
Les cris de tes petits enchantent mon sommeil,
Quand ils cherchent leur voix au nid de ma fenêtre.

Tu respectes la fleur, tu nous laisses le fruit ;
Et l'épi de froment ne remplit point ta couche ;
Hirondelle, tu vis de ce qui les détruit,
Et ne prends pour repas que le ver et la mouche.

J'épie au ciel ton vol, le matin et le soir:
Ton petit cri pouvant prévenir de l'orage,
Plus tu babilles haut, plus mon cœur a d'espoir,
Et plus le laboureur va sans crainte, à l'ouvrage,

ANDRÉ LAMONTAGNE

André Lamontagne, professeur de violon à Montargis, a écrit des ouvrages professionnels : La Technique de l'Archet, La Méthode Bébé, *méthode élémentaire de violon. En littérature, il a écrit :* Mort fait gloire, *drame en cinq actes et en vers ;* La Lyre champêtre, La Lyre errante, La Lyre sacrée *et* Paris, *recueils de poésies ;* Contes et Nouvelles *en prose.*

LES SACRIFIÉES

Les pâquerettes, dans les prés,
Brodent les mousses de dentelle ;
Avril coquet partout ruisselle
De ses foisonnements nacrés.
Mais ces fleurs ont, humbles et douces,
Quelque chose de suppliant,
Semblant craindre, en se repliant,
Les pas qui recherchent les mousses.
Hélas ! ainsi finit leur sort !
Ceux pour qui la splendeur est vaine,
Ecraseront ces fleurs de plaines
De leurs pieds qui portent la mort.
Tels sont les humbles de ce monde;
Les pauvres sont des fleurs des champs,
Qu'écrase le pied des méchants,
Dont le faste en mépris abonde.
Puis, les pâquerettes des prés
Trouveront, la moisson prochaine,
La mort que le faucheur déchaîne
Dans les foisonnements nacrés.

Si les fleurs du jardin superbe
Reçoivent les soins coutumiers,
Les derniers seront les premiers ;
Les fleurs des champs grossiront l'herbe.
Dieu nous révéla cette loi
Et votre loi, Seigneur, est bonne,
Qui par l'épreuve nous pardonne,
Dans la patience et la foi.
Les fleurettes sacrifiées
Seront utiles par leur mort,
Plus grandes dans leur triste sort
Que celles aux soins confiées.
Avec la bonne fenaison,
En meules elles seront mises,
Afin d'enrichir jusqu'aux frises
Du vieux laboureur la maison.
Mais les roses qui font merveille,
Qu'on n'ose même pas cueillir,
Finiront de s'enorgueillir
En pourrissant dans les corbeilles.

COURTE IDYLLE

(*Rondel*).

Sous les arbres touffus, en un coin du village,
On les vit se donnant la main, l'air bien heureux.
Ils jouaient aux parents, une poupée entre eux :
La fille avait six ans, le garçon le même âge.

Mais le temps transforma ce charmant badinage ;
Au lieu de la poupée, un bébé doucereux ;
Sous les arbres touffus, en un coin du village,
On les vit se donnant la main, l'air bien heureux.

La poupée avait fait ce joli mariage...
Mais, ayant épuisé leurs baisers chaleureux,
On vit mourir un jour deux vieillards amoureux ;
Puis, au vieux cimetière, on mit ce couple sage,
Sous les arbres touffus, en un coin du village.

SONNETS A YVONNE

III. VIEUX MANOIR

C'était une maison noble et favorisée
Qui vaquait dans ces lieux où flotte un souvenir.
Revivons ces vieux jours pour les entretenir.
Tu m'as dit : Sois le comte, et moi son épousée.
Faisons le tour. Voici la fausse tour usée ;
Là, le grand perron double, où l'écho vient finir
De ce passé que clôt un profane avenir.
Montons ! comme un regret, une marche est brisée.
En face, par delà le pont, la route fuit,
Creusant les bois, ouvrant au rêve qui la suit
Un éclairci sur la campagne. Un grand mystère
Plane. Un sapin géant garde ces lieux. Les bois,
La cascade, en un chant qui vient d'une autre terre,
D'un autrefois d'amour ont emprunté la voix.
Laissons-nous emporter parmi cet autrefois.

IV. ANTICIPATION

Va, ne nous plaignons pas de nos douleurs communes ;
Cela doit nous prouver que nous sommes unis.
Ne nous reprochons pas nos maux, ils sont bénis ;
Nous en avons plus de bonheur que d'infortunes.
Oh ! ne redoute pas les heures importunes ;
Par un secret, tes maux bien souvent sont finis.
A deux, tous les chemins peuvent être aplanis,
Quand le soleil d'amour brille en ces heures brunes.
De ce présent qui gronde ayant saisi la voix,
Nous marchons comme dans un rêve ; quelquefois
Pour passer, nous vivons de l'aurore future,
Les chaînes nous broieraient de cette humanité ;
Mais rêver n'est point vivre, et c'est l'effort qui dure ;
Vivre est aimer ; l'amour, c'est la fécondité.
Dès à présent, vivons ainsi l'éternité.

ALBERT FAVIER

Albert Favier, organiste de Créteil (Seine), secrétaire à l'Association Valentin Haüy pour la section de musique. a écrit : Sentiers Battus, *recueil de poésies ;* Les Impériales, *sonnets du temps de guerre ;* Poèmes et Contes de la Nuit, *en vers.*

LE CANICHE

Sans surprise, chacun maintenant regardait
Médor et le vieillard aveugle qu'il guidait :
On les voyait passer, voici bien dix années,
Chaque matin, gagnant par toutes les journées,
Par tous les temps, l'église au spacieux parvis,
Faisant du même pas les chemins tant suivis.
Installés sous le porche, ils attendaient l'offrande
Que le passant donnait sans qu'on la lui demande,
Et de les voir toujours immobiles, figés
Parmi les saints de pierre, à leur côté rangés,
On les considérait comme un sujet antique
Sculpté dans le granit au seuil du vieux portique.
Cependant le vieillard, au cours des derniers jours,
Avait failli manquer son heure de toujours,
Et son âme paisible à vivre sans surprise,
De la crainte soudain avait senti l'emprise.
Médor, si ponctuel et si minutieux
Jusqu'alors, s'absorbait, semblait moins soucieux
D'obéir : il fallait insister, même prendre
Parfois un ton fâché pour qu'il veuille comprendre.
Lui qui jadis si prompt trottait le nez au vent,
Evitant tout obstacle et marchant de l'avant,
Maintenant hésitait, demeurait en arrière,

Se laissant arrêter par quelque arbre ou barrière.
A deux reprises même, il s'était égaré
En prenant un chemin non encore exploré,
Et le vieux mendiant, en retard pour l'office,
Avait vu, ces jours-là, baisser son bénéfice.
Evénement plus grave : hier en traversant
Une rue, il allait, sans l'aide d'un passant,
Faire broyer le vieux compagnon de sa vie
Par un de ces lourds chars qu'à grand peine on dévie.
Et ce dernier écart avait désemparé
Plus douloureusement le vieillard apeuré.
Une fois sous son toit, l'âme encore angoissée,
Il demeura longtemps sans fixer sa pensée,
Puis il dit, attirant Médor qui gémissait ;
Tandis que doucement sa main le caressait :
« Voyons, mon vieil ami, quelle est cette attitude ?
Es-tu donc fatigué de notre quiétude ?
La vie est si paisible aux humbles sans souci
Qui n'ont point l'âme avide et le cœur endurci.
Qui donc a dérouté ta tranquille constance,
Et vient troubler ainsi notre calme existence ?
Sur terre je n'ai plus que toi seul maintenant,
Que me resterait-il, Médor m'abandonnant ? »
Et toujours caressant la bête ramassée
En un repli craintif, la main plus angoissée
Par instant s'arrêtait pour découvrir le mal
Qui pouvait à ce point transformer l'animal :
Mais sur ses membres fins, point trace de cassure,
Et sous le poil, aucune ecchymose ou blessure.
« Allons, Médor, prenons une nuit de repos,
Et tout comme autrefois, alertes et dispos,
Demain nous referons la route coutumière,
Dans le matin bruyant, sous la chaude lumière. »
Sur son humble tapis le caniche posé,
Par le calme sommeil bientôt fut apaisé,
Tandis que son vieux maître, au rêve qui le leurre.
Ne sait plus les soucis et les craintes de l'heure.
Demain, c'est un grand jour de cloches, de chansons,
De parfums à l'autel et de fleurs aux buissons :

Pâques tout éclatant de carillons, de brises,
Qui prolonge sa joie aux porches des églises.
Ainsi, pour le vieillard, levé de grand matin,
Plus rien ne subsistait du présent incertain,
La joie était dans l'air, et, tout en confiance,
Il se laissait aller à la chaude ambiance.
De son côté, Médor quittant son air grognon,
Semblait se dérider à voir son compagnon :
Comme autrefois pimpant, de sa marche menue,
Il faisait dans la chambre une allée et venue
Continuelle et vive. On était au printemps,
Un printemps radieux dont les zéphirs chantants
Apportaient du dehors un monde de promesses,
Assurant que ce jour verrait à la grand'messe
Un peuple inusité, que les sous tomberaient
Drus quand les assistants du temple sortiraient.
Le vieillard se faisait à l'avance une fête ;
Et lorsque de tous deux la toilette fut faite,
Ils partirent hâtifs, le caniche entraînant
D'un pas presque léger son maître rayonnant...
Mais grand Dieu ! ce matin, comme est longue la route !
Tout surprend le vieillard, l'étonne, le déroute :
Il n'avait pas ici remarqué ce gazon ;
Plus loin, il n'avait pas senti cette maison,
Entendu dans ce coin la tranquille fontaine
Qui déverse au ruisseau sa chanson incertaine.
Serait-il égaré ? Parfois plus hésitant,
Malgré le temps qui fuit, il s'arrête un instant ;
Puis repartant, il croit, prenant une avenue,
Qu'il a rejoint enfin la route bien connue.
Il veut presser Médor, mais le pauvre animal
S'immobilise au sol et geint à faire mal,
— Si près, faudrait-il donc qu'il manquât la grand'messe
Dont son rêve à l'instant caressait la promesse ?
« Sois courageux, Médor, ne m'abandonne pas,
Bientôt nous arrivons, le temple est à deux pas... »
Mais qu'entend-il là-bas, tout là-bas ?... Il frissonne !
N'est-ce pas le clocher qui si loin, si loin sonne ?

Il écoute, anxieux, la clameur qui grandit,
Et, l'oreille noyée, il demeure interdit ;
C'est bien le carillon des chanteuses pascales
Qui dresse vers le ciel ses gerbes musicales,
Prolongeant par essaims jusqu'aux vallons lointains,
Dans le grand soleil d'or, ses échos argentins.
Ils ont tourné le dos à l'église... Incroyable,
Poignante certitude ! Atterré, pitoyable,
Le mendiant se tait parmi ces chants d'oiseaux,
Ce doux bruissement des branches et des eaux,
Et sa nuit sans paroles est d'autant plus tragique
Qu'autour de lui tout vibre à l'horizon magique.
— Les sous, dans la sébile, hélas ! ne tomberont
Pas quand les assistants du temple sortiront ! —
Ah ! Médor, qu'as-tu fait de trahir ton vieux maître
En ce beau jour d'avril qui semblait tant promettre !
Est-ce aberration ? Est-ce ressentiment ?
Non, ta voix qui gémit est trop morne vraiment.
L'aveugle au sol se courbe, et sa main décharnée
Se pose sur la bête à ses pieds consternée.
Le caniche craintif exhale par instant
Une plainte qui semble un sanglot haletant,
Et ses yeux brûlants, qui démesurément s'ouvrent,
Mouillent comme de pleurs les doigts qui les recouvrent.
Et voici que devant ce grand déchirement
D'un être qui n'est plus qu'un long gémissement,
A toucher cette tête inclinée et geignante,
Le mendiant comprend la détresse poignante :
Comme lui son vieux chien avait perdu les yeux
Et n'était plus qu'une ombre errante sous les cieux.

(*Poèmes et Contes de la Nuit*).

DIXMUDE-LES-PINSONS

Mars 1917.

Vous n'avez pas connu Dixmude-les-Pinsons,
Claire sous le soleil et pleine de chansons ? —
En fleurs comme un jardin, en voix comme un boçage,

Le jour du grand concours où chacun dans sa cage
Apportait un oiseau pour disputer le prix ? —
Depuis l'horrible guerre, hélas ! Dixmude a pris
Un air de cimetière, et ses blanches croisées
Sont noires de fumée ou par l'obus brisées...

Ce qui marquait le plus la ville d'autre temps
Dans l'esprit du passant, aux beaux jours de printemps,
C'était le chant joyeux des bruyantes volières
Sises dans les rosiers ou les sombres lierres.
Ce chant avait ici de plus prenants attraits,
Des notes qui montaient au ciel comme des traits ;
Et, si vous approchant doucement des grillages,
Vous aviez regardé par dessous les feuillages,
Vous eussiez aperçu, debout sur leurs bâtons,
Les pinsons égrenant leurs gammes et leurs tons,
Les yeux ouverts sans voir, des yeux pleins de ténèbres,
Parmi tant de chansons, plus mornes, plus funèbres :
A Dixmude, l'usage est de crever les yeux
Des oiseaux que l'on capte, afin qu'ils chantent mieux ;
Et c'est un fait certain que privé de lumière
Le virtuose ailé fait plus noble carrière.
Je me souviens d'avoir à loisir entendu
Un passereau, les yeux éteints, le cou tendu,
Chanter éperdûment au bord d'une croisée :
Sa mélodie allait, toujours inapaisée,
Plus haut dans le ciel pur : et, souvent, l'écoutant,
J'étais resté songeur au concert éclatant.

Le chant est-il l'écho d'une existence en fête,
Ou bien de la douleur l'expression parfaite ?...
Ne sait-il son malheur et n'est-il attristé,
L'oiseau qui s'en revient à son nid dévasté
Par l'orage et, debout, qui chante, à gorge pleine,
Sur sa couvée éparse aux débris de la plaine ? —

J'ai cherché longuement le mot révélateur
Qui dans la nuit sans fin agite le chanteur
Et le fait, vers le ciel éteint pour ses prunelles,

Elever plus encor d'ardentes ritournelles.
Moi-même, douloureux et privé de clarté,
Entouré de la même et morne obscurité,
Ce soir je m'interroge et tâche à me comprendre...
Que de fois, dans ma nuit, ardent, j'ai pu surprendre
Un essor qui montait du profond de mon cœur,
Entraînant mes chagrins dans son élan vainqueur,
Dissipant de son vol les regrets et les ombres
Qui couvraient l'horizon lourd de mes jours si sombres.
Un besoin d'exalter la grâce et la splendeur
Des choses m'animait d'une soudaine ardeur,
Soulevait ma poitrine à la faire se rompre,
Et rien à ce moment n'aurait pu m'interrompre.
Je chantais le ciel pur où mes yeux s'étaient plu,
L'incomparable ciel que je ne voyais plus ;
Je chantais une femme un moment entrevue,
Mais fixée en mon cœur, bien que morte à ma vue ;
Dans mon désert stérile et mon obscurité,
J'exaltais la lumière et la fécondité,
Ombre qui, s'obstinant aux clartés de la vie,
Montait comme une flamme ardente, inassouvie...

D'où donc peut nous venir cette exaltation
Qui semble nous ravir à notre affliction ? —
Pauvre oiseau mutilé, mon frère de misère,
Egrenant comme moi le même noir rosaire,
Prisonnier de la même et décevante nuit,
Une nuit sans espoir, d'inapaisable ennui ;
Pauvre oiseau qui, meurtri, chante comme je chante
La vie, et ne sait plus qu'elle fut si méchante !
Cher compagnon d'exil aux terres sans beauté,
Aux ciels figés toujours et privés de clarté :
Je sais bien d'où nous vient cette voix éclatante,
Qui monte de nous-même, avide, palpitante,
Cet hymne débordant qui ne peut pas finir
Et fait céder l'étau qui le veut contenir !
Je connais le foyer de notre flamme immense,
Le grain qui fait lever si haut notre semence,
Ce germe indestructible, obligé de fleurir,

Qui tombé dans un être, avec lui doit mourir,
Plus pur quand il grandit au milieu des ténèbres,
Plus beau quand il surgit des abîmes funèbres,
Ce germe dont la fleur ne saurait se ternir,
Mon frère, c'est pour nous le divin souvenir ;
Le souvenir fidèle à garder le vestige
Que le regret grandit et ceint de son prestige ;
Le souvenir qui fait plus belle la beauté,
Plus éclatante encor l'éclatante clarté ;
Qui pare de son rêve immense la nature,
Et de loin voit un Dieu dans toute créature ;
Qui ne regarde plus l'astre brillant des cieux
Dans l'éblouissement de nos débiles yeux,
Mais avec le désir qui ronge la matière
Dressant toujours plus haut son espérance altière.

Voilà tout le secret de nos chants triomphants,
Qu'ils viennent de la cage ou des cœurs étouffants.
Quand la chair douloureuse et dans l'ombre scellée
Exhale tout son souffle en superbe envolée,
C'est que le jour pour elle est plus limpide encor :
Et traçant de son rêve un sublime décor,
Quand elle élève au beau de lumineuses strophes,
C'est qu'elle plonge au gouffre obscur des catastrophes.
Le bien aux cœurs ravis devient plus doux, plus cher :
De même en sa douleur souffre et vibre la chair.
Quand, ainsi, nous chantons vers le ciel qui flamboie,
Du fond de notre abîme, avec un air de joie,
Pauvre oiseau mutilé, mon frère de malheur,
N'est-ce pas que c'est bien encore de la douleur ?

T'en souvient-il, ami, de ce coin de verdure,
Là-bas dans le vallon ? Sur un arbre, en bordure,
De branche en branche, alerte et le regard brillant,
Tout grisé de clarté, tu sautais babillant.
Comme elle était charmante, est-il vrai ? ta compagne,
Et qu'ils avaient d'attraits ces vols dans la campagne !
Alors tu ne chantais pas si divinement,

Et ta voix se taisait parfois un long moment.
Moi, je connus aussi la prenante tendresse
D'un être captivant dont l'aspect seul caresse ;
Comme toi, j'ai joui de la splendeur des cieux,
Et noyé de ses feux le regard de mes yeux.
Alors je me taisais, absorbé par la vie,
Et ne m'exaltais point pour tromper mon envie !
Souvenir ! Souvenir qui chante, s'exaspère,
Laisse un peu de repos à qui se désespère :
Puisque, durant la nuit, tout s'adonne au sommeil,
Et que chacun pour vivre attend l'astre vermeil,
Dans la nuit plus profonde où languissent mes jours
Sans espoir, que ne puis-je, hélas ! dormir toujours !

Pour l'homme, la plus morne et plus dure contrainte
Est ce devoir de vivre écrasé sous l'étreinte
Du malheur qui s'acharne et n'a pas de recours :
La mort qui lui serait l'infaillible secours
Le fuit ou lui fait peur, et sa douleur s'augmente
De lui-même épargner l'objet qui le tourmente !
Désormais j'irai donc, courbé sous le destin,
Dans ma nuit invoquant l'impossible matin,
Sombre dans la lumière illuminant la terre,
Et parmi les vivants, fantôme solitaire !...

Mais si vous ne pouvez qu'être compatissants
Aux hommes malheureux dans la nuit gémissants,
(Je songe au pauvre oiseau, mon frère de misère,
Egrenant comme moi le même noir rosaire)
Vous finirez ses maux en le faisant mourir,
Seul remède aux douleurs qui ne peuvent guérir ;
Car plus heureux, du moins, il a ce privilège
De pouvoir par vos mains périr sans sacrilège.

Vous aurez ce courage, et puis, chers habitants
Des rives de l'Yser, au retour du bon temps,
Quand tout refleurira dans la noble Belgique,
Et qu'au loin refluera la cohorte tragique,
Dans votre blanche ville aux balcons gracieux,

Elevés plus nombreux, plus fleuris vers les cieux,
Vous ne crèverez plus les rieuses prunelles
Des pinsons absorbés aux clartés éternelles.
Enivrés de lumière, et les regards fixés
Aux pas de leur femelle, à leurs soins empressés,
Sans doute leur chanson sera moins assidue,
Et leur gerbe sonore au ciel moins éperdue,
Mais vous aurez du moins la compensation,
Entendant moins de joie et d'exaltation,
De n'avoir pas meurtri dans un jour d'inconstance,
Pour la faire vibrer, une faible existence.

(*Poèmes et Contes de la Nuit*).

RENÉ DECHAUX

René Dechaux, directeur de l'école-atelier organisé à Montluçon par l'Association Valentin Haüy, a écrit des ouvrages professionnels très remarquables: Le Piano, *connaissances indispensables sur son histoire, sa facture, sa valeur pratique et commerciale,* Le Memento de l'Accordeur, Traité pratique de la tenue de l'accord. *Entre temps, René Dechaux a écrit de très jolis vers dont un poème:* L'Aveugle au Passant, *aurait trouvé sa place ici, sans son trop grand développement pour le cadre restreint de notre petite anthologie.*

L'AVEUGLE à DIEU

Pour moi le jour est pareil à la nuit,
Et dans la nuit, pas un rayon ne luit...
Plus de lumière, et plus de couleurs vives :
Un lourd brouillard sur une mer sans rives...
Tu l'as permis, Toi qui fis la clarté
Et mis partout l'éclat de ta beauté.
Tu l'as permis, Toi qui sur la nature
Répands à flots ta bonté sans mesure...
Oui, mais ta main limita mon malheur :
Il m'est resté le parfum de la fleur,
Le gazouillis des oiseaux et de l'onde,
La tendre voix, l'affection profonde
D'êtres aimés... Et Toi, Dieu de bonté !
Ne m'es-tu pas entièrement resté ?
En m'éloignant des choses de la terre,
J'ai pénétré plus avant dans ta sphère ;
Mon âme est moins esclave du fini,

Et sans mes yeux je vois mieux l'infini ;
Souvent le cœur baigné par ta lumière,
Je te rends grâce et chéris ma misère...
Ma voix me reste enfin pour te bénir,
Pour t'implorer quand je me sens faiblir.

LE SONNET DE L'ACCORDEUR

Meurtrir mes doigts sur le clavier rebelle,
Faire pleuvoir autour de moi des sons
Pareils aux cris d'enragés polissons,
Tel est mon sort en sa rigueur cruelle...

Si je pouvais, de la note nouvelle,
Goûter le charme et les justes façons...
Mais vite, il faut courir vers d'autres tons
Pour apaiser leur injuste querelle.

En traversant la foule des tons faux,
J'essuie un flot d'injurieux propos
Auxquels ma clé riposte, péremptoire.

Du moins, ma peine a son utilité :
L'instrument parle avec civilité
Lorsque le maître en caresse l'ivoire.

LOUIS IMBERT

Louis Imbert, typographe à l'imprimerie du Phare de France, a écrit un recueil de courtes poésies :Feuilles éparses.

CE QUE MONTRE UN JOUR

(Sonnet)

Ah ! si la fraîcheur matinale
Nous rappelle nos premiers ans,
Midi, par sa clarté brutale,
Rend déjà nos fronts plus pesants ;
Et si, dans l'heure vespérale,
Nous nous retrouvons pâlissants,
Dans la nuit qui partout s'étale,
Chez les morts nous semblons présents.
Ainsi, chaque jour de la vie
Devient, dans sa courte harmonie,
Le plus fidèle des miroirs,
Où l'homme retrouve sans trêves,
Ses douces chimères, ses rêves,
Ses tristesses, ses désespoirs.

HENRI MOMOT

Henri Momot, professeur de musique à l'institution Chabert à Eaubonne et organiste de Saint-Prix (Seine-et-Oise), a écrit quelques pièces à mettre en musique.

AU BORD D'UN RUISSEAU

(Rêverie)

C'est toujours le même murmure,
Disais-je, un soir, en écoutant
Un ruisseau paisible et chantant
Qui s'enfonçait dans la verdure.
Au rythme de son onde pure,
Il forçait mes rêves d'antan,
Disais-je un soir en l'écoutant.
C'est toujours le même murmure.

C'est toujours la même chanson,
Pensais-je en mon âme troublée,
Pénétrante comme un frisson
Et bien tendrement modulée.
Jadis, courant dans la vallée,
Mon cœur était à l'unisson.
C'est toujours la même chanson,
Pensais-je en mon âme troublée.

Et c'est toujours le même vent,
Soupirais-je la tête lasse,
Qui, tel qu'autrefois en rêvant
Sur ce même bord, souffle et passe,

Il emporte et détruit la trace
De mes pas sur le sol mouvant.
Et c'est toujours le même vent,
Soupirais-je la tête lasse.

BÉNÉDICTION NUPTIALE

Bénissez-les, Seigneur ! Ces enfants vont à vous.
Dans la jeune beauté de leur printemps qui chante,
Ils veulent en ce jour s'unir pour être époux.
Dans la simplicité de leur grâce touchante,
Dans le rêve fleuri qui tous deux les enchante,
Ils viennent en tremblant, vous prier à genoux,
De jeter sur leurs fronts vos regards les plus doux.
Ils veulent, en ce jour, s'unir pour être époux
Dans la jeune beauté de leur printemps qui chante,
Bénissez-les, Seigneur ! Tous les deux sont à vous.

Par des nœuds éternels, purs comme l'Idéal,
Unissez les deux lys que vous fîtes éclore
Dans un vallon divin, loin des sources du mal.
Donnez-leur la rosée au lever de l'aurore
Et le soleil d'espoir que leur jeunesse implore.
Pour mieux s'épanouir au tertre conjugal
Et vous offrir ensemble un amour sans égal,
Dans un vallon divin, loin des sources du mal,
Unissez les deux lys que vous fîtes éclore,
Par des nœuds éternels, purs comme l'Idéal.

Jusqu'au grand rendez-vous, dans la splendeur des cieux,
Pour guider vos enfants dans la terrestre vie,
Que votre esprit, Seigneur, soit partout avec eux.
Sous les préceptes d'or de votre loi bénie,
Expirerait en pleurs leur paisible harmonie
Et pour les protéger, si des vents furieux
Soufflaient sur le flambeau transmis par leurs aïeux,
Que votre Esprit, Seigneur, soit partout avec eux,
Pour toujours les guider dans la terrestre vie
Jusqu'au grand rendez-vous, dans la splendeur des cieux.

SONNET

Par un soir printanier aux parfums apaisants,
De nos sages penseurs je lisais les sentences.
J'admirais le savoir, les hautes compétences
Et le noble travail de leurs cerveaux puissants.

Il me semblait entendre avec leurs purs accents,
La dialectique, propre aux sobres éloquences,
Qui sait analyser tout acte avec conséquences
Et faire triompher la raison sur les sens.

Je voulus méditer, ainsi qu'un psychologue.
Mais le vent m'apportait les échos d'une églogue.
Un rossignol chanta l'amour, le renouveau.

Grands Maîtres, vous tombiez de vos chaises curules
Et je perdis, soudain, le sens de vos formules...
En rêvant, j'écoutais les chansons de l'oiseau.

ETIENNE DE LAUBARÈDE

Etienne de Laubarède a publié, dans des almanachs et des journaux, divers articles et poésies ; il a écrit : une trilogie en vers sur Saint-Front, patron du Périgord, une autre trilogie, également en vers, sur N.-D. de Lourdes ; Lourdes, *échos et souvenirs, recueil de poésies ;* Henri Lasserre, *l'homme, l'écrivain, l'œuvre.* La vie chrétienne au milieu du monde et dans notre siècle, *d'après les écrits de la Princesse de Sayn Wittgenstein ; une comédie de salon,* L'art d'utiliser les restes; *enfin des vers pour les enfants.*

MAMAN

Pour mes enfants.

Maman, c'est toute l'enfance,
C'est l'image du Bon Dieu,
C'est la foi, c'est l'espérance
Que nous portons en tout lieu ;
C'est le secret du mystère,
C'est le pourquoi, le comment...
L'enfant n'a qu'un but sur terre,
Et ce but, c'est sa Maman.

Si l'on veut paraître aimable
Aux amis de la maison,
Sage, prévenant, affable,
Gentil de toute façon,
Et si chacun à la ronde
Vous en fait le compliment,
Si l'on plaît à tout le monde,
C'est pour plaire à sa maman.

Si l'on obéit bien vite,
Même quand c'est ennuyeux,
Et si d'abord on imite
Ceux qui font toujours le mieux,
Si l'on n'a pas de colère,
Et si jamais on ne ment,
Soumis, attentif, sincère,
C'est pour écouter maman.

Dès le réveil, si la joie
Déborde dans notre cœur
Et si chaque jour s'emploie
A nous faire du bonheur,
Si lorsque les jeux font trêve,
Le soir en nous endormant,
Nous avons fait un très doux rêve,
C'est à cause de maman.

Ardent, appliqué, fidèle
Pour les devoirs, les leçons,
Si l'on travaille avec zèle,
N'en cherchez point les raisons ;
Il n'en est qu'une, vous dis-je,
Une seule, croyez-m'en :
Tout ce qui fait ce prodige,
C'est qu'on aime sa maman.

Cet élan qu'on nous envie,
Ce rire, cette gaieté,
Notre abandon à la vie,
Notre générosité,
Tout ce pour quoi l'on répète
Combien notre âge est charmant,
Ce qui fait notre conquête,
Qui nous l'a donné — Maman.

LES DEUX GAVES

A Mlle Christine de Lascoups.

Des sommets neigeux où tu prends ta source,
Alerte, invisible et toujours courant,
J'aime sur tes bords à suivre ta course,
Des sommets neigeux où tu prends ta source,
Rapide torrent.

Ton onde bouillonne et ton flot se presse,
Poussé par le flot qui déjà le suit.
Gave impétueux, tu roules sans cesse,
Ton onde bouillonne et ton flot se presse,
Se heurte et s'enfuit.

N'es-tu pas, dis-moi, le vivant symbole
Des peuples divers accourus, nombreux,
A l'appel vainqueur d'une humble parole !
N'es-tu pas, dis-moi, le vivant symbole
Des cœurs généreux !

Gave débordant, n'es-tu pas l'image
Du souffle sacré qui mène en ce lieu !
Toi qui viens frôler le roc, au passage,
Gave débordant, n'es-tu pas l'image
Du souffle de Dieu !

Près de toi, devant la grotte bénie,
Chaque nation passe tour à tour.
Et l'on voit ainsi, pour fêter Marie,
Près de toi, devant la grotte bénie,
Un gave d'amour.

Ce gave d'amour, créé par la grâce,
Au pied du rocher, prodige incessant,
C'est la multitude immense qui passe.
Ce gave d'amour, créé par ta grâce,
Va toujours croissant.

Coulez à pleins bords au sein des vallées,
Pour désaltérer chaque voyageur
Et fleurir nos champs, rives désolées !
Coulez à pleins bords, au sein des vallées,
Porter le bonheur !

FÉLIX CHAZAL

Félix Chazal qui dirige l'atelier de reliure de l'Association Valentin Haüy, a écrit un recueil de chansons et de poésies: Pendant la Tourmente, *et quelques pièces détachées.*

LA LETTRE DU SOLDAT AVEUGLE

Pourquoi te cacher plus longtemps
La vérité sur ma blessure,
Crois bien que je voudrais pourtant
Que toujours ce mensonge dure.
Car il a fallu te mentir,
Te sachant trop impressionnable :
Souviens-toi, quand j'ai dû partir,
Tu ne fus pas très raisonnable.

Pour que tu ne t'alarmes pas,
Ne pouvant moi-même t'écrire,
Je t'ai fait dire que mon bras
Etait blessé, mais c'est bien pire,
Mes bras n'ont pas été atteints,
Aussi virils je les possède ;
Ce sont mes yeux qui sont éteints,
Et qui réclameront ton aide.

Oh ! va, je ne suis pas changé,
Il y a sur ma vue un voile,
Lequel dans la nuit m'a plongé,
Et dont tu es l'unique étoile.
La vie, quand on est courageux,

Paraît toujours moins difficile ;
Et, même privé de ses yeux,
Un homme peut se rendre utile.

Il y aura un changement,
Mais ne le vois pas à l'extrême ;
Nous vivrons plus modestement
Et nous serons heureux quand même.
Je commence un nouveau métier,
Cette ressource encore me reste,
Depuis huit jours, je suis brossier,
Certes mon gain sera modeste,

Mais tu n'aimais pas autrefois
Me voir voyager, et l'absence
Te faisait dire bien des fois :
« Cela gâte notre existence ».
Vois-tu, prenons du bon côté
Ce qui désormais nous rassemble ;
De la moindre difficulté
A bout nous en viendrons ensemble.

Mon cœur est vraiment plus léger,
Maintenant que tu sais la chose ;
Je voulais tant te ménager
Pour t'éviter d'être morose.
Si tu pouvais nous voir ici,
Nous sommes gais, chère Jeannette ;
Sois-le donc à ton tour aussi,
Allons, fais ta belle risette...

LA VRAIE LUMIÈRE

Mon âme est un grand lac qu'aucun souffle n'agite,
Reflétant dans ses eaux le plus pur firmament ;
Un idéal ciel bleu, que plus rien ne limite,
Ni n'obscurcit jamais, pas même un court moment.

Lorsqu'au bord de ce lac, quelque curieux se penche,
Il distingue aussitôt, en regardant au fond,
Des rocs partout semés, d'une teinte si blanche,
Que leur blancheur étonne en cet endroit profond.

La forme de ces rocs est toujours différente,
Et leur granit n'a pas la même dureté ;
Nul ne peut se douter qu'un remous les tourmente,
Car il est sans effet sur leur stabilité.

C'est pourquoi le passant se dit : « C'est monotone »,
Et s'éloigne, ajoutant : « Ce lac est endormi »,
Ignorant le secret qu'il ne livre à personne,
Et le calme apparent auquel il est soumis.

Ces rocs sont à ce lac ce que sont à mon âme
Mes ardeurs, mes espoirs, mes multiples actions ;
Le remous n'est autre que l'invisible flamme,
Qui toujours brûle en moi pour les nobles passions.

Le clairvoyant * pressé qui cause une minute,
S'imagine parfois, en voyant mes yeux morts,
Que tout a disparu, et que tout me rebute ;
Alors que tout subsiste en de patients efforts.

Mes yeux m'ont autrefois fait souvent voir la vie
Sous son aspect factice, inexact et trompeur ;
Ils causaient mes erreurs, m'incitaient à l'envie.
La lumière aujourd'hui, la vraie, est dans mon cœur.

Mon esprit est en ordre, ayant mis tout en place.
De tous les décors vus, j'ai gardé les plus beaux ;
Des laideurs peu à peu s'est effacée la trace,
Et j'ai pour raisonner des arguments nouveaux.

Et je ne subis plus l'influence troublante,
De ce qui brille trop ou flatte le regard,

* Par opposition au mot aveugle.

Mes buts en sont plus sûrs, et plus rien ne me tente,
De ce qui conduit l'homme au chemin du hasard.

Pouvant mieux m'isoler pour rêver à mon aise,
Ma Muse est accourue à mon premier appel;
Plus sage, elle a voulu qu'en elle tout me plaise,
Et m'a dit doucement sur un ton maternel :

« J'étais capricieuse à ta vingtième année,
« J'en ai eu, crois-le bien, de terribles remords ;
« Par ma faute, autrefois, je fus abandonnée,
« Mais ta lyre aujourd'hui aura d'autres accords.

« Oublions, si tu veux, notre ancienne querelle,
« Puisque tu as souffert, tu sauras mieux chanter;
« Tu trouveras au rythme une beauté nouvelle,
« Et tu ne voudras plus désormais me quitter.

Ma Muse était sincère, ayant tenu parole.
Elle a bien pris la route où se complaît mon cœur ;
Confidente attentive à la voix qui console,
J'ai pu, à ses côtés, oublier ma douleur.

Mon âme est, grâce à elle, un lac que rien n'agite,
Reflétant dans ses eaux le plus pur firmament,
Un idéal ciel bleu que plus rien ne limite,
Ni n'obscurcit jamais, pas même un court moment.

LOUIS TOBIE

Louis Tobie, professeur de musique à Guérande (Loire-Inférieure), a écrit des vers à mettre en musique et des pièces de circonstances ; Chants religieux, Chants de la Grande Guerre, *et plusieurs poèmes sur la Bretagne, son pays.*

ENFANTS DÉCOUVREZ-VOUS !

Enfants, quand vous verrez, au milieu de vos jeux,
Passer quelque blessé, victime de la guerre,
Soyez tous prévenants et bons pour ce grand frère,
Fiers de lui prodiguer vos soins respectueux.
Songez que ce sillon qu'il porte sur la face,
Que ce bras, que ce pied, perdus au champ d'honneur,
C'est pour notre pays, c'est pour notre bonheur.
Enfants, découvrez-vous, c'est la gloire qui passe !

Enfants : quand vous verrez passer auprès de vous,
Sous ses voiles de deuil, une femme éplorée,
Soyez compatissants pour la désespérée,
Faites à son malheur votre regard plus doux.
Songez que pour garder intacte notre race,
Son père, son mari, son fils, au champ d'honneur,
Sont tombés pour la France et pour notre bonheur.
Enfants, découvrez-vous : c'est la douleur qui passe.
Enfants, quand, par hasard, vous mèneront vos pas
Aux pays envahis, vers un coin solitaire,
Où reposent des preux de la dernière guerre,
Donnez un souvenir à ces vaillants soldats.
Songez que leur trépas a refait notre France ;

Que ce sont eux, les morts, les glorieux vainqueurs.
Pour chanter ces héros, laissez parler vos cœurs.
Enfants, découvrez-vous devant tant de vaillance.

PENSÉE D'AUTOMNE

Autour des vieux remparts de l'antique Guérande,
J'aime à me promener dans la douceur des soirs ;
Quand l'automne, sur nous, répand sa paix si grande,
Et le charme attristant de ses mourants espoirs.

Dans le pâle décor des déclinantes choses,
Le rêve évoque mieux l'image du passé.
Dans les derniers parfums et les dernières roses,
Flotte l'esprit des temps qu'avril avait chassé.

Et moi, j'aime à revoir, dans la mélancolie
De l'automne qui vient et nous porte à rêver,
Ceux qui, jadis, nous ont précédés dans la vie,
Que dans l'oubli, bientôt, nous irons retrouver.

RAYMOND CAUDMONT

Bibliothécaire à l'Association Valentin Haüy, a écrit quelques pièces de vers détachés.

LARMES DE SOLEIL

Il est venu, le temps aimé : le soleil brille !
Chaque feuille frissonne ainsi qu'un tendre cœur.
Des frêles papillons, de la fragile fleur,
Des rayons, des parfums, c'est l'enivrant quadrille !

Chaque feuille frissonne ainsi qu'un tendre cœur,
Un cœur aimant qu'on froisse, un cœur de jeune fille....
Des rayons, des parfums, c'est l'enivrant quadrille,
Tout vibre, en tournoyant, dans le zéphir berceur !...

Un cœur aimant qu'on froisse, un cœur de jeune fille,
Une vierge rêvant se penche avec douceur ;
Tout vibre, en tournoyant dans le zéphir berceur ;
Le ciel palpite et rit, l'air vole et s'éparpille !...

Une vierge rêvant se penche avec douceur...
Au bord de sa paupière une larme scintille...
Le ciel palpite et rit, l'air vole et s'éparpille,
Et la flûte soupire un son triste, enchanteur !

Au bord de sa paupière, une larme scintille...
Mais sa voix a frémi, vibre, s'élève et meurt !
Et la flûte soupire un son triste, enchanteur !...
Le soleil s'est caché derrière sa mantille.

Mais sa voix a frémi, vibre, s'élève et meurt !...
Et la source murmure, et l'oiseau jette un trille !...
Le soleil s'est voilé derrière sa mantille...
Ton rêve, ton amour s'est noyé dans un pleur ! ! !

MYOSOTIS

Lorsque la nuit descend doucement sur la plaine,
Si votre âme est bien triste et votre cœur fervent,
Quand tout s'endort aux champs... lors écoutez le vent
Qui vous frôle en passant, retenez votre haleine...
Ecoutez une voix qui murmure tout bas :
— Ne m'oubliez pas !..

Si le passé n'est rien, s'il est vrai qu'on oublie,
Et quand je suis bien loin, trop loin pour revenir,
Evoquez quelquefois pourtant un souvenir,
Ecoutez dans le soir la plainte qui supplie,
Et va de feuille en feuille et suit toujours vos pas :
— Ne m'oubliez pas !

Quand je ne serai plus, exilé dans la tombe,
Revenant par les bois, du bal, pleine d'émoi,
Si vous m'aimiez un peu, pensez encor à moi,
Lorsque la voix gémit, comme un chant de colombe,
A celui qui vous aime au-delà du trépas...
— Ne m'oubliez pas !

Ah ! ne m'oubliez pas ! que votre âme attendrie
Soit bonne au pauvre cœur qui ne rêve que vous.
Qu'il souffre un peu d'amour dans vos chemins si doux !
Calmez, bercez, trompez sa tendre rêverie.
Tout le reste m'afflige et me lasse ici-bas :
Ne m'oubliez pas !

EUGÈNE BARRIER

Eugène Barrier, professeur et compositeur de musique, basse solo de Saint-François-Xavier, à Paris, a écrit des vers à mettre en musique dont lui-même a fait la mélodie.

POÈMES A L'AIMÉE

Discret (3).

Notre petit nid est discret,
Peu coquet.
Car enfin, tu le sais,
Ni toi, ni moi, riches ne sommes ;
Mais, si bien nous nous entendons,
Si tendrement nous y aimons
Que, lorsque nous nous y trouvons,
Je suis le plus heureux des hommes.

Nul ne connaît ce coin charmant
Où nous goûtons l'heureux instant
Que nous dérobons à la vie ;
En voleurs, il faut nous cacher
Vite, en gourmands, le savourer,
De peur de laisser s'envoler
Notre bonheur, ô ma Chérie.

O ciel ! si le monde des bruyants, des fous
Trouvait deux heureux, qu'il serait jaloux !
Dieu ! comme il rirait de notre regret
Et cruellement il nous séparerait.

Mais ne crains rien, belle adorée !
Mon âme à ton âme enchaînée
Jamais ne s'en détachera ;
Dût-il, à cette tâche impie,
L'homme méchant user sa vie,
Ma constance y résistera !...

Notre petit nid est discret,
Peu coquet,
Car enfin, tu le sais,
Ni toi, ni moi, riches ne sommes ;
Mais, si bien nous nous entendons,
Si tendrement nous y aimons
Que, lorsque nous nous y trouvons,
Je suis le plus heureux des hommes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

IMP. UNION, 46, BD SAINT-JACQUES, PARIS